

L'ÉGLISE EN PRIÈRE LE SAMEDI SAINT : ÉPIPHANIE DE L'ESPÉRANCE PASCALE ¹

Introduction

Un des accents majeurs du mouvement liturgique et de la réforme liturgique du xx^e siècle est mis sur la place tout à fait centrale du mystère pascal. La constitution du Concile Vatican II sur la liturgie *Sacrosanctum Concilium* l'affirme à diverses reprises ².

Déjà la réforme de la vigile pascal par Pie XII en 1951 suivie en 1955 de celle de la Semaine sainte en étaient des manifestations exemplaires. La restauration du caractère nocturne de la vigile pascal a rendu au Samedi saint son caractère spécifiquement « a-liturgique », c'est-à-dire ne comportant pas de célébration eucharistique. Mais l'importance de ce jour comme faisant partie intégrante du *triduum pascal* a-t-elle été bien perçue ? Sans cela, en effet, on risque fort de considérer la résurrection du Christ comme un simple « *happy end* » de la vie de Jésus. De même que l'on pouvait déplorer l'accent fortement doloriste d'une spiritualité toute centrée sur le Vendredi saint et les souffrances du Christ, de

1. Cet article s'appuie sur un mémoire de théologie sacramentaire soutenu en 2009 pour l'obtention du diplôme de l'Institut Supérieur de Liturgie.

2. SC n° 5 ; n° 6 (2 fois), n° 61, n° 104, n° 106, n° 107, n° 109.

même on peut se demander si la remise en valeur de la résurrection comme « *mystère de salut* » n'a pas pour conséquence de gommer un aspect de l'humanité du Christ qui est, non uniquement sa mort humaine comme événement, mais aussi la mise au tombeau et le séjour parmi les morts, c'est-à-dire son « *état de mort* » et pas simplement sa condition mortelle. Il faut honorer, dans son intégralité la formule augustinienne de la lettre 55 évoquant le *triduum* du Christ « *crucifié, enseveli et ressuscité* »³. Cette expression ne se contente pas de mettre en regard les deux faces du mystère pascal, mort et résurrection, mais met en relation trois termes : mort, ensevelissement ou repos, et résurrection. Ceci suppose aussi de respecter et de prendre en considération dans notre réflexion le *hiatus* entre le Vendredi saint et le dimanche de Pâques, entre la mort et la résurrection.

La prière des heures le Samedi saint

Si, comme nous l'avons dit, le Samedi saint a retrouvé son caractère « a-liturgique », pour autant il n'est pas « vide » de toute liturgie. Certes l'eucharistie n'est pas célébrée ce jour-là mais l'Église en prière demeure dans la contemplation du mystère qui s'accomplit. En ce jour, plus qu'en tout autre, l'Église vit de l'espérance, espérance qui lie l'amour de Celui qui donne sa vie jusqu'au bout et la foi en la résurrection célébrée la nuit de Pâques. Comme l'y invite la lettre *Paschalis Sollemnitatis* :

L'Église demeure auprès du tombeau de son Seigneur, méditant la Passion et la mort du Christ ainsi que sa descente aux enfers, et elle attend sa résurrection dans la prière et le

3. *Sacratissimum triduum crucifixi, sepulti et resuscitati*. Saint Augustin, lettre 55, 14, 24 cité par R. CANTALAMESSA, *La pâque dans l'Église ancienne*, trad. par Fr. MORARD, Berne, Peter Lang, coll. « *Traditio christiana* » 4, 1980, p. 193.

jeûne. On recommande fortement la célébration de l'office des lectures et des Laudes avec la participation du peuple ⁴.

Évoquant quelques aspects non exhaustifs de la liturgie du Samedi saint, nous voudrions mettre en valeur le motif de l'espérance au cœur de la temporalité humaine dans sa mise en œuvre liturgique. Nous ferons jouer le couple mémoire et espérance pour comprendre comment cette dernière doit nécessairement s'appuyer sur le passé et l'intégrer : relecture croyante en forme de *Lectio Divina*, œuvre de l'Esprit Saint au cœur de l'Église. De là nous envisagerons la dimension eschatologique de l'espérance qui demande d'accomplir un réel travail de deuil, premier temps de l'ouverture à l'inouï de Dieu. Ceci nous conduira à mettre en relation la « présence-absence » du Christ le Samedi saint et, plus généralement, la conception de la présence du Seigneur dans la liturgie avec les manifestations pascales et l'expérience des premiers disciples.

S'arcaboutant entre le passé, son poids de souffrance et de mort, et l'à-venir de Dieu, l'espérance se déploie dans un aujourd'hui qui prend au sérieux la condition humaine. L'insistance sur la réalité de l'Incarnation, premier temps du salut au cœur de la finitude humaine, invite à ne pas comprendre l'espérance pascale comme une évasion de la condition humaine, mais bien au contraire comme son assomption en Dieu

En conclusion, montrant comment la notion de mémorial structure profondément l'espérance pascale déployée le Samedi saint, nous reviendrons sur la conception de jour a-liturgique et nous en proposerons une interprétation théologique.

4. CONGRÉGATION POUR LE CULTE DIVIN ET LA DISCIPLINE DES SACREMENTS, *Paschalis sollemnitatis*, 16 janvier 1988. Texte français « La préparation et la célébration des fêtes pascales », DC 1958 (20 mars 1988), pp. 300-310, n° 73.

1. L'église en prière: « contre toute espérance elle espère »⁵

La célébration du *triduum* pascal a connu bien des modifications et des déplacements au cours de l'histoire. L'anticipation de la veillée pascale au cours de l'après-midi puis au cours de la matinée du Samedi saint a profondément modifié la compréhension de ce jour spécifique⁶. Pourtant même si la vérité des heures avait été oubliée, la célébration de la liturgie des heures a perduré au long des siècles sous une forme stable.

Quel est donc le sens de cette synaxe liturgique située entre le dépouillement des autels au soir du Vendredi saint et la bénédiction du feu nouveau ouvrant la veillée pascale?

Pertinence de la Liturgie des heures

La question de la pertinence de cette célébration au jour du Samedi saint mérite d'être posée: ne risque-t-elle pas de masquer l'absence de la Présence si essentielle pour le mystère de ce jour?

Dimension communautaire de la prière: enracinement dans une communauté de foi et d'espérance

À l'inverse des disciples d'Emmaüs quittant Jérusalem après la mort du Maître, témoins de la dispersion du groupe, l'Église se rassemble pour prier. Dans l'œuvre de Luc, la mort de Jésus provoque la dispersion des disciples, la résurrection les rassemble (cf. Ac 1, 14). L'Église en prière le Samedi saint est bien celle des Actes des Apôtres, réunie déjà par la foi en la résurrection. L'assemblée liturgique n'est pas reproduction

5. *Pierres d'Hymnaire*, Abbaye de Maumont, Hymne du 15 septembre.

6. Sur cette question, cf. R. AMIET, *La veillée pascale dans l'Église latine*, tome 1, Le rite romain, Paris, Cerf, coll. « Liturgie » 11, 1999.

historicisante de l'événement du passé mais communauté de foi et en elle-même déjà annonce de la résurrection à venir en espérance. L'assemblée du samedi matin manifeste que la communauté n'est plus dispersée par le désespoir, il y a un espace pour l'espérance au-delà de l'échec et, plus encore c'est à travers la mort que viendra l'ultime Parole de Dieu. Alors que la souffrance isole, la prière partagée porte vers l'autre et vers l'Autre qui sauve!

Le rassemblement communautaire est en même temps vocation pour chaque fidèle, invitation à se reconnaître membre d'une *ecclesia* qui espère au-delà d'elle-même, et par là, à dépasser la recherche d'un salut purement individuel. Le salut opéré par le mystère pascal du Christ concerne toute la communauté humaine. En effet « *l'Esprit Saint offre à tous d'une façon connue de Dieu, la possibilité d'être associés au mystère pascal* »⁷. La communauté assemblée en ce jour en est le signe efficace, « *l'Église est, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et l'instrument de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain* »⁸.

La liturgie : actualisation du mystère pascal

L'Église dans la liturgie, en vertu du sacerdoce baptismal commun des fidèles, est rendue participante du Mystère du Christ. La liturgie est elle-même célébration et actualisation du mystère pascal du Christ. Le Samedi saint, par l'action de l'Esprit Saint, l'Église est rendue contemporaine du mystère de l'ensevelissement du Christ, mystère de silence et d'absence, dans une célébration communautaire de la Parole, ce qui n'est pas sans paradoxe.

De plus, en ce jour, tout fidèle est appelé à faire mémoire de son propre baptême, car baptisés dans le Christ nous

7. GS 22.

8. LG 1.

avons été ensevelis avec lui (cf. Rm 6, 4). En Occident la Vigile pascale a longtemps été un temps privilégié pour baptiser les catéchumènes, le Samedi saint donnant lieu à l'ultime étape avant la réception du sacrement. Le versant « mort » et plus encore « ensevelissement » du baptême est mis explicitement en lumière par l'oraison actuelle de la liturgie des heures :

Dieu éternel et tout puissant dont le Fils unique est descendu aux profondeurs de la terre, d'où il est remonté glorieux : accorde à tes fidèles, ensevelis avec lui dans le baptême, d'accéder par sa résurrection à la vie éternelle. Lui qui règne.

De la Lamentation à la louange : l'espérance comme protestation

Les Lamentations : un chant de deuil ou de repentir ?

Durant le *triduum* la liturgie donne à entendre le chant des lamentations une année sur deux à l'office des lectures ou Vigiles. Les Lamentations sont en quelque sorte, pour l'office, le correspondant des « *chants du Serviteur* » d'Isaïe qui scandent les célébrations eucharistiques de la Semaine sainte⁹. Ceux-ci rappellent la figure du Juste souffrant, figure qui se révèle et se déploie au fur et à mesure des jours saints et trouve son accomplissement dans le Christ. C'est en célébrant le mystère du Christ, serviteur souffrant, que l'Église peut, au nom de l'humanité, dire la souffrance du pécheur quand il prend conscience de son infidélité. Deux séries d'annonces prophétiques éclairent cette figure du Christ et trouvent leur sens ultime dans son mystère pascal. Si les chants du Serviteur offrent à la méditation de l'Église la seule figure

9. Le Lundi saint : le premier chant du serviteur : Is 42, 1-7 ; le Mardi saint : Is 49, 1-6 ; le Dimanche des Rameaux, le Mercredi saint : Is 50, 4-9a ; le Vendredi saint le 4^e chant : Is 52, 13 – 53, 12.

du juste, de l'Élu de Dieu souffrant et s'offrant pour le salut de tous ¹⁰, les Lamentations mettent en abîme « *l'homme frappé par Dieu* » et la dévastation de Jérusalem, ultime conséquence de son infidélité à Dieu.

L'unité, le lien établi entre Jérusalem, la ville dévastée, et l'homme souffrant manifeste la solidarité de ces deux destins. Les Lamentations n'ont pas d'abord pour objet, comme nous pourrions l'attendre, la mort de l'innocent mais plutôt la faillite de l'alliance et ses conséquences que vient racheter le juste, dont Jérémie est une figure exemplaire, leur but est de retourner à Dieu cette souffrance sous forme de prière. Cette faillite de l'alliance n'exclut pas pour autant, paradoxalement, sa permanence. Ceci est manifeste dans le fait même que la prière reste possible.

Enfin la mise en œuvre de ces textes dans la liturgie, alliant sobriété et beauté sans excès de *pathos* est, plus que dénonciation de la violence, affirmation paradoxale de la vie. Paradoxe divin qu'exprime par d'autres moyens la beauté de certains Christ en croix romans.

Cependant si les Lamentations sont un élément spécifique du *triduum* elles ne sont ni le seul, ni l'ultime mot de la prière de la liturgie des heures de ces jours. En effet une large place est faite à la louange.

Le chant des Laudes : un paradoxe ?

Y a-t-il donc vraiment matière à louange au jour de la sépulture du Christ ? Les Laudes du Samedi saint sont-elles vraiment ce qu'elles énoncent ou n'ont-elles de louange que le nom, comme par habitude ? Quel sens théologique la louange peut-elle avoir en ce jour ?

10. On peut remarquer néanmoins que dans le livre d'Isaïe, à la figure du serviteur souffrant du chapitre 53 répond au chapitre 54, celle glorieuse de Jérusalem consolée.

Au premier abord le choix des antiennes des Laudes est surprenant. La première d'entre elles, placée sur les lèvres du Christ, résonne comme un défi lancé à la mort et à son travail : « *O mors, ero mors tua, morsus tuus ero, inferne* »¹¹, véritable annonce du salut à venir. Il est pourtant indéniable que les psaumes choisis ont un caractère affirmé de louange et de foi indéfectible en la miséricorde de Dieu. Même le psaume 63, plus tourmenté, se termine par un cri d'espérance. Le cantique d'Ezechias, quant à lui, connaît ce retournement si caractéristique de la pensée et de l'expérience de l'homme biblique. Ces psaumes d'espérance et de louange sont enchâssés par des antiennes scripturaires qui expriment, avec une grande densité, souffrance, lamentation, appel à la compassion. Cette imbrication de la louange et de la souffrance donne à comprendre que la louange n'est pas un à-côté, un oubli de la condition souffrante de l'humanité. Elle n'est pas non plus l'expression d'un bien-être dans une situation d'excellence. La véritable louange jaillit aussi de la situation la plus insensée qui soit : la mort violente de l'innocent, du juste. En d'autres termes la louange n'est pas d'abord ou même pas du tout la contrepartie d'un bienfait : elle se veut simple retour gratuit de la créature à son créateur. Cette lecture invite à quitter toute représentation de la prière comme échange mercantile entre Dieu et l'homme. Là encore la liturgie fait effleurer à sa manière le mystère filial du Christ et sa relation tout oblatif, don désintéressé au Père.

La louange du Samedi saint est expression de l'espérance qui ne s'appuie sur rien d'autre que la promesse de Dieu. C'est pourquoi l'Église peut oser entonner le psaume 150 qui invite toute la création à entrer dans cette louange qui n'a d'autre motif que Dieu même. La même tension entre la louange et la déploration, le même jeu d'imbrication sont manifestes en ce qui concerne le cantique *Benedictus* et son antienne. Ce can-

11. Antienne du psaume 50 des Laudes : Os 13, 14 (Vg).

tique qui s'ouvre par la bénédiction d'un Dieu qui sauve est encadré par une antienne évangélique évoquant la déploration du Seigneur par les saintes femmes: *Mulieres sedentes ad monumentum lamentabantur, flentes Dominum.*

La place de la louange le Samedi saint invite aussi à ne pas trop forcer une compréhension « chronologisante » de la liturgie. Certes l'Église déploie le mystère pascal selon un mode chronologique mais elle n'oublie jamais que l'action liturgique n'est pas anniversaire affectif d'un événement passé, mais actualisation effective du mystère dans sa globalité. C'est pourquoi elle ose annoncer la résurrection au plein cœur du Vendredi saint par le chant du *Crucem tuam*¹², ou à l'inverse, durant le temps pascal, rappeler que le Ressuscité est celui qui a été crucifié pour nous.

*Louange et Lamentation : assumer la mort et la démentir
dans un même mouvement*

La prière de l'Église, au matin du Samedi saint, place celle-ci dans une posture spécifique qui la conduit de la lamentation à la louange ou, plus exactement, qui lui fait tenir ensemble lamentation et louange. Posture schizo-phrène? Nous espérons avoir montré qu'il n'en est rien mais qu'elle est au contraire le signe de la prise au sérieux de la complexité de la structure humaine et de la vérité avec laquelle la prière de l'Église en rend compte. Si l'insistance sur la désolation est une puissante remise en cause de cette dernière, la louange n'est pas, pour autant, fausse consolation pour qui prendrait son parti de la souffrance injuste, mais déjà brèche eschatologique, cri d'espérance et de foi en la « victoire du Crucifié »¹³.

12. *Crucem tuam adoramus, Domine: et sanctam resurrectionem tuam laudamus et glorificamus: ecce enim propter lignum venit gaudium in universo mundo.* Cette pièce qui fait acclamer la résurrection en plein cœur du Vendredi saint, prend place avec le chant des impropères au moment de l'adoration de la croix.

13. Préface I de la Passion.

L'espérance fait irruption dans un ordre fermé; elle ouvre une carrière d'existence et d'histoire. Passion pour le possible, envoi et exode, démenti au réel de la mort, riposte de la surabondance du sens à l'abondance du non-sens (...). L'espérance, en son jaillissement est « *aporétique* », non par manque, mais par excès de sens. La résurrection surprend, comme étant de trop par rapport à la réalité abandonnée de Dieu ¹⁴.

Reprenant à notre compte la pensée de Ricœur, nous pourrions dire que la louange comme excès de sens au cœur de la situation désolée décrite par le chant des Lamentations, est déjà annonce de la Résurrection à venir. L'insistance sur la continuité entre Lamentation et louange n'est pas à comprendre comme une logique émanant d'une sagesse humaine, *après la pluie le beau temps*, mais comme une logique toute divine, folie de Dieu plus sage que les hommes.

Les figures féminines

À travers le chant des Lamentations Jérusalem est apparue comme figure de l'Église et de l'humanité souffrante ne cessant d'espérer sous mode de contestation. Par ailleurs les autres figures féminines, ces femmes qui se trouvent de chaque côté du silence du Samedi saint, sont également des manifestations emblématiques de l'Église-Épouse.

Dans la construction de l'office, les antiennes des cantiques évangéliques tant aux Laudes qu'aux Vêpres, ont très souvent pour fonction d'offrir une lecture théologique du mystère célébré ou d'en souligner un aspect important. Une attention spéciale mérite donc d'être portée à l'antienne du cantique évangélique des Laudes du Samedi saint: *Mulieres sedentes ad monumentum lamentabantur, flentes Dominum.*

14. P. RICŒUR, *Le conflit des interprétations: essai d'herméneutique*, Paris, Seuil, 1969, p. 402.

Cette antienne renvoie directement au récit évangélique. Or les quatre évangiles attestent la présence de femmes au moment de la crucifixion ¹⁵, puis de la découverte du tombeau vide ¹⁶. Entre ces deux récits, trois d'entre eux mentionnent leur présence au moment de la mise au tombeau ¹⁷. L'évangile de Matthieu présente les femmes assises en vis à vis du tombeau après que Joseph ait roulé la pierre fermant le tombeau. Deux femmes que l'évangéliste nous dépeint comme **regardant, contemplant** la mort de Jésus, et revenant **voir** le sépulcre le premier jour de la semaine, deux femmes tournées vers la mort mais ne pouvant se détacher de l'objet de leur amour. L'antienne évangélique nous les présente moins en situation de contemplatives que de pleureuses. La liturgie mentionne les pleurs de ces femmes, au participe présent, comme action durative. Cette assertion a pour intérêt de mettre en jeu la dimension corporelle de ce qui se joue dans la prière de ce jour.

Assises dans la posture du disciple, ces femmes, sans autre nom que leur féminité, nous renvoient l'image de l'Église ne pouvant se résigner à la mort du Seigneur et dont les larmes expriment l'amour. Ces femmes ne sont plus appelées à voir mais à faire mémoire, à entrer dans une attitude d'écoute intérieure. La femme invite à ne plus se perdre dans *l'agir*, le *faire*, mais à se laisser ressaisir dans *l'être*. Ces femmes ne font rien d'autre qu'être là, communiant ainsi au grand repos, au sabbat du Samedi saint ¹⁸.

La liturgie ne nomme pas ces femmes à la différence des récits évangéliques. Par ailleurs nulle évocation de la Vierge Marie, alors même que la tradition spirituelle de l'Église lui a volontiers consacré ce jour. La perspective de l'office du Samedi saint est un peu différente.

15. Mt 27, 55ss; Mc 15, 40s; Lc 23, 49; Jn 19, 25.

16. Mt 28, 1-10; Mc 16, 1-8; Lc 24, 1-11; Jn 20, 1-18.

17. Mt 27, 61; Mc 15, 47; Lc 23, 55 ss.

18. cf. Lc 23, 56.

La liturgie « *fonctionne* » ainsi comme en miroir, la communauté en prière est constituée en communauté de disciples, invitant chacun à s'identifier symboliquement à ces femmes, image de l'Église-Épouse. Ce jeu de miroir est révélateur du caractère efficace et auto-impliquant de la liturgie, elle n'est pas méditation ou spectacle tout extérieur mais provoque chaque fidèle à en devenir acteur, plus que cela, participant, et à se laisser transformer par elle.

Cette antienne encadre le *Benedictus* : au lieu de faire entendre une lamentation comme l'énonce l'antienne, c'est un chant de bénédiction du Dieu sauveur qui résonne au cœur de l'assemblée priante. Il y a donc tout à la fois identification et distance entre l'Église et les figures évangéliques : la liturgie dans le monde latin a le souci, conscient ou non, d'éviter un rapport de type mimétique, ce faisant elle dilate l'espace nécessaire à l'acte de foi et à la liberté du croyant.

Le Samedi saint, l'Église se tient là, encore tournée vers la mort, mais attestant l'amour toujours vivant envers celui qui est allé jusqu'au bout de l'amour.

Annnonce du salut ou accomplissement ?

Nous sommes ainsi conduits à une sorte de non-aboutissement. Certes, la relecture des Écritures donne à comprendre qu'elles s'accomplissent dans le mystère pascal mais tout n'est pas encore dit de ce dernier. Si l'on tient compte de l'organicité de la célébration liturgique on remarque que la finale de chacun des offices ramène au tombeau scellé. Le Cantique de Zacharie des Laudes est encadré par la mention de la tombe¹⁹. C'est également le cas du *Magnificat* des Vêpres²⁰.

19. *Mulieres sedentes ad monumentum lamentabantur, flentes Dominum.*

20. *Principes sacerdotum et pharisaei munierunt sepulchrum, signantes lapidem, cum custodibus.*

Les pharisiens et les chefs des prêtres symbolisant le pouvoir religieux, Pilate et les gardes romains, le pouvoir séculier, les femmes figure de l'Église, tous sont du côté de la tombe que ce soit pour garder ou pour pleurer un mort. Laisse à lui-même, l'homme bute sur la pierre du tombeau. Ce retour, à la fin de l'office, vers la tombe où gît le Seigneur, donne à comprendre que la résurrection relève de l'eschatologie divine, de l'inouï de l'intervention de Dieu qui n'entre pas dans la logique de l'homme « *être-vers-la-mort* ».

La présence même de l'office des vêpres oriente vers cette compréhension. Avec la célébration des vêpres la journée se termine, tout est dit du mystère du jour. Certes l'Église espère mais elle est encore tournée vers le tombeau.

2. *Espérance et Samedi saint*

Temporalité et déploiement de l'espérance

À partir de l'analyse des différentes postures de l'Église, des annonces de l'action salvatrice de Dieu au cœur du mystère de la mort, une conception de l'espérance se dégage. La prière des heures en est l'épiphanie. L'espérance a partie liée avec l'histoire humaine, elle n'est pas une vertu désincarnée ou intemporelle. Ni oubli du passé ou du poids de la souffrance, ni fuite dans l'illusion de « *lendemains qui chantent* » qui ferait échapper à la condition humaine, l'espérance n'est pas pour autant résignation à un présent « *le moins mauvais possible* ». Ouverte à l'eschatologie, elle est ce qui permet d'inscrire la foi dans l'aujourd'hui du salut au cœur de la vie humaine.

L'espérance n'est pas amnésie

Par la liturgie, l'Église est renvoyée à l'Écriture y compris à des textes durs comme celui des Lamentations. En aucune manière elle ne cherche à gommer le versant doulou-

reux du mystère pascal, elle ne s'y complaît pas non plus. Entre Vendredi saint et Vigile Pascale, entre mort et résurrection, le Samedi saint donne à l'Église, telle Marie gardant tous ces événements et les symbolisant dans son cœur ²¹, le temps et l'espace pour accomplir un travail de mémoire, de symbolisation qui lui permettra d'espérer à nouveau en la promesse indéfectible du Dieu qui fait grâce.

Regarder le mal en face

Il (Jésus) n'est pas sacrifié pour détourner la communauté du mal. C'est rigoureusement le contraire. Il s'est sacrifié lui-même pour apprendre à la communauté à regarder le mal en face. Pour faire qu'avec lui on puisse toujours trouver un moyen de regarder le mal en face et de retrouver toute sa mémoire de communauté ²².

Regarder le Christ souffrant, ce n'est pas se complaire dans une contemplation morbide de la souffrance et de la mort, c'est comprendre à quel point le péché et le mal défigurent l'homme, tout homme, et ainsi pouvoir s'en détacher. L'évangile de Luc confirme cette lecture, au Golgotha la mort de Jésus devient objet de contemplation, contemplation qui fait naître chez le centurion la foi, chez les foules la componction.

À la vue de ce qui s'était passé, le centurion rendait gloire à Dieu : « Sûrement, cet homme, c'était un juste. » Et tous les gens qui s'étaient rassemblés pour ce **spectacle, voyant** ce qui était arrivé, s'en retournaient en se frappant la poitrine. Tous ses familiers se tenaient à distance, ainsi que les femmes qui le suivaient depuis la Galilée et qui **regardaient**. (Lc 23, 47-49).

21. Cf. Lc 2, 19.

22. F. BOYER, *Le dieu qui était mort si jeune*, Paris, P.O.L., 1995, p. 90, cité par I. GRANDSTEDT, *Genèse de l'espérance. Incertaine mondialisation et croix du Christ*, Lyon, Profac, 1997, p. 74.

Le chant des Lamentations peut avoir une fonction cathartique. En effet sur un plan anthropologique, nommer permet de mettre à distance. En reconnaissant le mal dont elle est à la fois l'auteur et la victime, et en le nommant, Jérusalem pose un premier acte de libération. L'oubli, ou pire, le déni, ne permettent pas de dissocier l'acte de son auteur empêchant alors le mouvement de repentance et l'accueil du pardon.

Cet espace entre la célébration de la Passion du Seigneur et celle de sa Résurrection permet ce travail de mémoire et de componction qui n'est pas repli stérile. Quand le Christ se manifeste à Thomas en l'invitant à **toucher** et à **voir** ses plaies²³, ce n'est certes pas pour l'enfermer dans une culpabilité mais pour lui offrir l'espace du pardon et l'ouvrir à la joie pascale qui intègre la mémoire de la Passion.

Regarder le mal en face c'est aussi faire preuve de réalisme spirituel, la violence, le non-sens, la souffrance traversent le monde, l'Église et le cœur de chacun.

Intégrer le non-sens

Renvoyée à sa mémoire de peuple sauvé, l'Église est conduite à pouvoir regarder le mal et la souffrance en face, mais elle ne doit pas oublier, comme le dit avec insistance Jean-Baptiste Metz, que cette mémoire, comme *memoria passionis Christi*, est mémoire dangereuse. L'espérance chrétienne ne doit pas trop vite chercher à donner du sens, l'injustice reste injustice et la mort du Christ reste un acte de violence et la conséquence du péché de l'homme, de tout homme. Personne n'est innocent de cette violence.

La mort du Juste reste une profonde injustice à laquelle sont associées la mort et la violence subies par tous les exclus de l'histoire. Le chant des Lamentations, en ce sens, dilate la

23. Cf. Jn 20, 27.

Passion aux dimensions de toute l'histoire humaine. Faisant mémoire au jour de la sépulture du Seigneur de tous les souffrants de l'histoire, l'assemblée priante les présente au Père dans sa prière, sans que pour autant le drame de la souffrance, du mal et de la mort soit effacé ni même justifié.

La suite du Christ s'accompagne d'une herméneutique du danger car la confiance messianique ne se confond pas avec l'euphorie du sens. L'attente du jour messianique ne cesse d'aiguillonner les chrétiens au regard de leurs tâches imprescriptibles dans l'histoire et la société; cette attente nourrit leur compassion ²⁴.

Retrouver une mémoire de la promesse

Regarder le mal en face et son non-sens sans sombrer dans la désespérance n'est possible qu'en s'appuyant sur la promesse de Dieu. La mémoire – et la mémoire croyante – est le premier ressort de l'espérance et non idéalisation d'un passé définitivement révolu.

La mémoire n'est affectée de nulle nostalgie, puisqu'en recueillant une promesse elle est fondatrice d'espérance. Ni ce dont l'Église fait mémoire, ni ce qu'elle espère, ne nous est pourtant patent aujourd'hui. Mémoire et espérance mettent en cause notre rapport natif au monde, mais ne mettent à notre disposition aucun autre monde. L'homme ne jouit pas de la proximité de Dieu sans qu'il ne lui soit rappelé qu'il existe d'abord à l'écart de ce Dieu. Il ne peut pas non plus hâter la venue de son règne. Mais il peut laisser les paroles prononcées en ce temps-là retentir dans son présent et en porter le sens. On peut définir l'ordre des choses avant-dernières, entre autres, comme celui où la mémoire est médiatrice de la proximité ²⁵.

24. J.-L. SOULETTE, « L'espérance chrétienne et sociétés postmodernes » dans *NRT* 131 (2009), p. 594.

25. J.-Y. LACOSTE, *Note sur le temps. Essai sur les raisons de la mémoire et de l'espérance*, Paris, PUF, 1990, p. 194.

Au jour du Samedi saint, l'Église s'appuie sur la promesse de Dieu que tout semble pourtant démentir, promesse de proximité, de présence dans la détresse alors qu'elle expérimente l'absence de manière radicale. Cette absence n'est-elle pas pourtant l'espace nécessaire pour que se déploie de manière plus profonde son espérance qui n'est pas consolation d'une présence immédiate ?

Par ailleurs cette mémoire est mémoire de l'Église, c'est-à-dire d'une communauté croyante. La dimension communautaire n'est pas sans importance. C'est bien sûr la mémoire de la communauté que chaque fidèle appuie son espérance personnelle et communautaire, l'individu en lui-même ne se crée pas sa propre mémoire, il la reçoit de Dieu par la médiation de la communauté. En ce jour l'assemblée liturgique est donc particulièrement opérante.

L'Esprit Saint mémoire de l'Église

Il nous faut faire un pas de plus en nous ouvrant à la dimension pneumatologique de l'acte de mémoire. « *Ce qui, "dans la plénitude du temps", s'est accompli par l'Esprit Saint, ne peut maintenant ressortir dans la mémoire de l'Église que par lui* »²⁶.

Le travail de mémoire de l'Église ne devient mémoire actualisante et ressort profond de l'espérance que moyennant la médiation et l'œuvre de l'Esprit. Là encore il nous faut être attentif à ne pas isoler le Samedi saint de l'ensemble du mystère pascal qui s'accomplit pleinement dans l'Esprit à la Pentecôte.

Nous ne pouvons en effet abstraire les événements de Pâques (et plus largement tout l'« événement Jésus-Christ », et sa préhistoire) de l'événement qui conditionne leur juste recueil par la mémoire : Pentecôte. Si nous faisons mémoire de Dieu en dehors de Dieu, et avons à parcourir nous-

26. JEAN-PAUL II, Lettre encyclique *Dominus et Vivificantem*, 18 mai 1986.

mêmes la distance qui nous sépare de sa manifestation et de sa prise de parole, les limites de notre souvenir seraient celles de notre science historique et de notre philologie – et à supposer qu'elles nous permettent d'affirmer en sûreté de conscience que l'Absolu s'est bel et bien donné un lieu là-bas, et en ce temps-là, elles n'institueraient pour nous nulle proximité – le Dieu qui a parlé et agi comme homme parmi les hommes serait donc un Dieu lointain s'il ne nous concédait, alors même qu'il se retire du monde, les conditions d'une mémoire totalement heureuse. Le don et la présence de l'Esprit constituent une telle concession; et ils doivent être compris dans ses limites. Ce n'est pas à lui-même, en effet, que l'Esprit intéresse l'Église depuis Pentecôte (...). Il remplit en fait une fonction que l'on peut dire transcendante: en autorisant la confession de foi selon laquelle Jésus est le Christ, il détient les conditions de l'interprétation droite; et son nom est invoqué sur l'Église pour que la mémoire au lieu d'être distincte de la manifestation, lui appartienne. De la sorte, la mémoire nous instruit moins d'une absence à déjouer que d'une nouvelle économie de la présence ²⁷.

Il faut reconnaître qu'à aucun moment la présence et l'action de l'Esprit saint ne sont mentionnées explicitement dans la liturgie des heures. Déficit pneumatologique de l'Occident? S'il est devenu presque une banalité de dire que la liturgie est un lieu théologique, elle n'est pas pour autant exposé théologique. La présence agissante de l'Esprit dans la liturgie ne peut être niée et en particulier au cœur du *triduum* pascal: événement trinitaire par excellence. Si l'Esprit « *n'intéresse pas à lui-même* », nul ne saurait reconnaître dans cet *Enseveli* le germe de la vie nouvelle, si l'Esprit ne nous le révélait. La pneumatologie est ici certes implicite mais non moins efficiente. C'est l'Esprit, en effet, qui nous ouvre « *à une nou-*

27. J.-Y. LACOSTE, *op. cit.*, pp. 195-196.

velle économie de la présence », ceci est particulièrement important en ce jour où Dieu semble s'être retiré dans le silence et où, autel dépouillé et tabernacle ouvert, l'Église ne jouit plus de sa présence eucharistique sacramentelle. N'y a-t-il pas là une admirable pédagogie dispensée par la liturgie elle-même pour apprendre à l'Église à s'abandonner jusque-là, acceptant de perdre jusqu'à cette présence pour s'ouvrir avec plus de vérité à l'inouï de Dieu qui se dit au cœur même de l'absence !

L'espérance est ouverture sur un ad-venir sans recherche de représentations

Le travail de mémoire accompli par l'Esprit saint dans le rassemblement ecclésial du Samedi saint, permet tout à la fois d'assumer dans une confession célébrante le poids du mal et de la souffrance et de s'appuyer sur la promesse divine. Le présent de l'Église en est informé et aussi réformé. En effet, si l'espérance n'est pas amnésie, comme s'il fallait oublier le passé pour commencer à espérer, elle n'est pas non plus résignation.

Dans les Lamentations, Jérusalem fait appel à la mémoire de Dieu car elle ne peut se résigner à la situation présente. L'espérance ne permet pas de s'accommoder du présent mais pour autant, si l'espérance est théologique, elle doit se maintenir dans une ouverture qui laisse à Dieu les temps et les modalités du salut.

Pour laisser cet avenir possible sans qu'il soit la simple projection de nos espoirs humains, un nécessaire travail de deuil doit s'accomplir. Le temps sans événement du Samedi saint en est une matrice privilégiée.

Le deuil d'une présence immédiate

La mort n'est pas un « mauvais moment à passer », un mauvais rêve qui, se dissipant à l'aube, donnera de

retrouver la joie d'une présence immédiate, voire fusionnelle. Le Verbe entré dans le silence du tombeau, le fidèle n'est pas laissé à lui-même mais il est renvoyé à l'Écriture au cœur de l'assemblée liturgique. Désormais c'est là qu'il pourra faire l'expérience de la rencontre avec son Seigneur. Ces lieux en effet sont des médiations privilégiées de la présence du Christ ainsi que le définit si bien la constitution sur la liturgie du concile Vatican II ²⁸.

Si ces lieux sont réellement présence du Christ, ils le sont par les médiations toutes humaines que sont l'assemblée, l'Écriture proclamée en Église. À cette lumière il nous faut comprendre que si le Christ est présent « *au plus haut point sous les espèces eucharistiques* », cette présence est également médiatisée par ce peu de pain et de vin: il faut donc nous garder de chosifier jusqu'à cette présence-là. La journée aliturgique, « *an-eucharistique* », mais non sans présence du Christ dans sa Parole et dans son Église assemblée, nous conduit à comprendre la présence du ressuscité sous le mode de la médiation symbolique y compris lorsqu'il s'agit de la présence dite réelle. Si l'espérance qui se déploie le Samedi saint est ouverture sur un a-venir de Dieu, elle ne peut faire désormais pour autant l'économie de la médiation. L'Église fera l'expérience du Seigneur ressuscité et non celle du « *Jésus pré-pascal* »! C'est dans la foi que le croyant fait, et fait réellement, l'expérience de la présence, et non dans la sensibilité, l'émotion ou l'intellect seul.

Le deuil d'un salut qui épargne et dispense de la souffrance

L'espace ouvert du Samedi saint donne à l'Église le temps de mesurer dans son épaisseur le caractère dramatique du mystère pascal. Respectant infiniment sa créature et sa liberté, Dieu n'intervient pas de manière quasi magique

28. SC 7.

pour épargner toute souffrance mais prenant sur lui la souffrance, il nous sauve.

La liturgie des heures n'a de cesse de le rappeler, en particulier le Vendredi saint. Les hommes n'ont pas épargné le Messie du Seigneur mais l'ont conduit à la mort. Le Père lui-même n'a pas épargné son Fils, non qu'il ait pour autant voulu sa mort violente: livraison que le Fils ratifie dans un acte de libre donation aux mains des hommes et de leur violence.

Et voici que la pierre du tombeau se referme, laissant chacun, dans le silence apparent de Dieu, face aux excès de douleur, de non-sens, et même de honte pour ceux qui ont été lâches. Ce Samedi, jour de sabbat, conduit chacun à devoir élaborer un immense désarroi provoqué par de multiples pertes: perte d'un être cher, perte d'un « maître admiré », perte de certaines convictions religieuses que l'on s'était forgées à son sujet, perte de la belle image de soi-même comme disciple fidèle... Aucun moyen dès lors, de fuir devant ces trois évidences: oui l'échec existe, oui la perversion de la liberté existe, oui la mort existe! Tout travail d'espérance qui n'intègre pas de telles vérités est par avance invalidé ²⁹.

Contemplant longuement celui qui est mort, l'Église est appelée à faire le deuil d'un Dieu dont le rôle serait réduit à celui d'un génie protecteur.

Le deuil de nos représentations de Dieu

Quel est donc ce Dieu qui se manifeste ainsi? Le Dieu Père de la révélation chrétienne est celui qui respectant la liberté de ses créatures ne la violente pas, l'homme dût-il en souffrir.

29. X. THÉVENOT, *Avance en eau profonde*, Paris, DDB / Cerf, 1997, p. 93.

Il n'est pas davantage un Dieu qui se trouverait au bout de nos raisonnements : comment, pourquoi ? À ces questions, nulle autre réponse que la prise au sérieux de la condition humaine. Dieu répond dans le silence de Celui qui se donne jusqu'au bout. Si Dieu ouvre un avenir, il ne se trouve pas pour autant dans la projection de nos élaborations rationnelles. Il est celui qui éduque l'homme à ne pas le confondre avec les dons qu'il lui fait et, pour cela, à entrer à sa suite dans un mouvement d'accueil de la gratuité divine dans la dramatique d'une vie qui doit sans cesse se risquer dans le don.

Autrement dit le Dieu qui se révèle dans l'événement pascal n'est pas à chercher ailleurs que dans l'événement Jésus-Christ. Il n'est pas celui qui réside dans le panthéon des dieux mais celui dont l'ultime parole est celle de son Verbe incarné qui est allé jusqu'à goûter notre mort humaine.

D'un point de vue théologique, le Samedi saint nous révèle un visage de Dieu qui est loin de coïncider avec celui que souhaitent nos désirs infantiles. Ceux-ci sont en quête d'un Être triomphant qui vient immédiatement effacer toute trace du tragique de la passion. Un Être dont la présence s'impose avec une telle évidence qu'il n'est plus possible de douter, et même qu'il n'est plus besoin de croire. Ce Dieu-là est un Dieu compensateur et surprotecteur. Or voici que la compassion de Dieu, révélée dans l'Évangile, déjoue ce type d'attentes. Elle ne conduit en rien à faire l'économie du temps de désillusion et de deuil. Bien au contraire ! Par le Samedi saint, l'espérance de chacun est profondément sollicitée en vue d'un lent et difficile travail contre l'absurde, en faveur de l'accueil du royaume ³⁰.

Ce travail de deuil pour coûteux qu'il soit, nous semble essentiel pour ne pas comprendre l'événement de la résurrection comme le simple envers du « *Vendredi saint mauvais*

30. X. THÉVENOT, *op. cit.*, pp. 93-94.

moment à passer ». Il faut garder la dynamique interne de ces trois jours, chacun éclairant à sa manière la totalité du mystère pascal.

L'espérance n'est pas une évocation

Pour autant, si l'espérance est tout le contraire de la résignation passive et donc tension vers l'a-venir gracieux de Dieu, elle n'est pas évocation permettant d'échapper à la condition humaine *hic et nunc*.

La liturgie le rappelle fortement par une insistance sur la réalité de la condition humaine, ce faisant elle met en lumière la vérité de l'Incarnation et la noue avec le mystère pascal. De plus, par sa fonction auto-implicative, la liturgie ancre le fidèle et la communauté ecclésiale dans l'aujourd'hui du salut.

Le salut au cœur de notre finitude

L'incarnation du Fils ne nie pas, ne passe pas au-dessus de la finitude humaine. Les évangélistes ont à cœur de souligner les traits humains de Jésus. Comme tout enfant il grandit en sagesse, en taille et en intelligence (cf. Lc 2, 40), il est « *pris aux entrailles* » à la vue des foules sans berger (cf. Mt 14, 14), il pleure devant la mort d'un ami (cf. Jn 11, 33-35), est saisi d'angoisse à l'heure de sa propre agonie (cf. Mc 14, 33), il crie sa souffrance avec larmes et gémissements (cf. He 5, 7-10), meurt et connaît l'ultime solitude du tombeau.

La réalité de la mort n'est nullement gommée par la liturgie : les disciples, et à leur suite la communauté croyante, ne doivent pas l'oublier. Le Samedi saint donne à l'Église de prendre au sérieux la réalité de la souffrance, de la séparation, du deuil. Pourtant, le Christ est aussi celui qui a fait de sa mort l'acte du plus grand amour, renversant la violence en l'assumant, convertissant sa propre mort en don de soi et en remise confiante entre les mains du Père. Cet aspect-là aussi,

L'Église le contemple par la médiation de la liturgie: le Sauveur repose dans la paix et la confiance.

La force de nos Écritures chrétiennes est de maintenir, côte à côte, deux figures de la mort. Elles ne cachent pas le pouvoir d'une mort qui vient par effraction et de manière dramatique, toujours de trop et de manière inattendue, en défigurant l'être humain et en le dépossédant de toute liberté. C'est aussi cette mort-là que les êtres humains savent se donner en transformant, souvent par peur, leur humanité en bestialité: « *ils regarderont celui qu'ils ont transpercé* ». Mais il y a aussi cette autre figure de la mort, reliée à la liberté, au don de soi, à la capacité de mettre en jeu son existence pour autrui: figure plus discrète, livrée à la libre discrétion de tout être humain ³¹.

C'est de la conjonction de ces deux figures que peut jaillir une espérance vraiment chrétienne sans complaisance ni déni du caractère dramatique de la mort du Christ. Mort totalement humaine semblable à toute mort et pourtant mort singulière du Fils Unique du Père. Passant de ce monde au Père, la mort est à jamais vaincue, le Christ entraîne son corps total dans ce mouvement. Il est désormais possible personnellement et communautairement d'effectuer ce passage. C'est parce que le Christ a traversé la réalité de la mort qu'il est possible d'espérer pour tous la même destinée.

Le Samedi saint, il ne s'agit donc pas d'espérer pour le Christ de manière un peu artificielle **comme si** la résurrection n'avait pas déjà été annoncée, mais d'entrer toujours plus en vérité dans une espérance pour aujourd'hui qui implique chacun et invite à assumer et à traverser toute forme de mort.

31. C. THEOBALD, *Transmettre un Évangile de liberté*, Paris, Bayard, 2007, pp. 83-84.

Une espérance pour aujourd'hui

L'espérance qui se déploie en ce jour assume le passé et son poids de souffrance, s'appuie sur la promesse divine, s'ouvre à l'inouï de « *l'ad-venue* » de Dieu dans l'aujourd'hui du salut. En cela l'espérance est donc profondément pascal et théologique.

Plutôt que de « *corriger le passé* », l'espérance est ce qui permet de l'assumer, en effet la liturgie ne craint pas de faire entendre longuement le tragique de l'histoire humaine en particulier par le chant des Lamentations.

Paradoxalement le Samedi saint qui, au premier abord, semble mettre à mort tout espoir humain est le lieu et l'espace où peut naître la véritable espérance pour aujourd'hui. C'est aujourd'hui que notre Sauveur brise les verrous de la mort, non en l'esquivant mais en la traversant dans un amour plus fort que la mort. Toute la temporalité humaine se trouve ainsi rachetée et conduite à son accomplissement.

Conclusion

Partis de la redécouverte du mystère pascal, ou tout au moins de sa place centrale dans la liturgie de l'Église, nous avons concentré notre attention sur le Samedi saint, part du *triduum* encore trop souvent négligée dans la recherche théologique et la pastorale liturgique. Ce jour, comme jour a-liturgique n'est souvent abordé que sous l'angle du vide, du silence, de l'absence. Aspects réels et qui doivent être pris en considération mais qui, à notre avis, ne rendent pas totalement compte de l'apport spécifique du Samedi saint au cœur de la célébration du mystère pascal du Christ. Certes l'espace et le temps de silence inscrits dans la trame liturgique ne sont pas sans signification et offrent à chacun la possibilité de l'intériorisation.

Du point de vue anthropologique, il est très significatif que la temporalité chrétienne mette en son centre une sorte de confrontation au vide. Cela signifie qu'elle juge essentielles les expériences de l'absence, de la perte et du deuil. Expériences sur lesquelles les penseurs contemporains ont attiré, parfois à l'excès, l'attention. La perte et la désillusion, disent-ils sont fondamentales pour le processus d'humanisation ³².

Cette dimension anthropologique essentielle n'est pas sans répercussion sur la compréhension théologique de la Révélation du mystère de Dieu dans l'événement de mort et de résurrection du Fils. Le deuil de nos représentations de la puissance divine, ainsi induit, nous conduit à accueillir l'inouï de Dieu au-delà de toutes nos projections. Pourtant le Samedi saint n'est pas uniquement silence et absence; l'ampleur et la richesse de la liturgie des heures, son recours abondant à l'Écriture le montrent à l'envi. Il est un temps privilégié de relecture et d'actualisation de la promesse de Dieu et de toute l'économie du salut qui intègre et assume la face sombre de l'histoire humaine pour en tirer le rayonnement pascal.

Le temps de l'espérance

Le Samedi saint tendu entre la finitude humaine dont la mort est la figure ultime, la violence du péché et la victoire de la Vie sur toute forme de mort, inscrit l'espérance au cœur du drame pascal. La liturgie de ce jour, qui n'a pas peur de mettre la mort et son poids de souffrance en valeur, dit le sérieux avec lequel Dieu prend en considération sa créature et l'histoire humaine. Elle donne ainsi à comprendre que la foi chrétienne ne saurait être à aucun prix évasion de la condition humaine, consolation faisant peu de cas de la gravité de la vie. L'imbrication de la louange et de la lamentation, la figure

32. X. THÉVENOT, *op. cit.*, p. 92.

du serviteur souffrant, la détresse de Jérusalem désolée en sont les signes évidents. La liturgie, par son renvoi à l'Écriture, propose à la communauté croyante la clé herméneutique du destin pascal du Christ et de tout homme. Ce faisant, elle déploie, pour tout être humain, l'espérance d'être rendu pleinement participant de ce mystère par la médiation du Christ qui, vrai homme et vrai Dieu, passant de ce monde au Père, entraîne avec lui l'humanité blessée.

Caractère anamnétique de l'espérance dans la liturgie du Samedi saint

Nous l'avons dit, l'espérance s'inscrit dans la temporalité humaine. Elle fait mémoire, sous l'action de l'Esprit Saint, de l'Alliance tant sous l'angle de sa faillite humaine que sous celui de l'invincible fidélité de Dieu à ses promesses. Par ailleurs, mortifiant les désirs de représentations de l'intervention divine, elle est ouverture et désir inassouvi tendu vers un au-delà de la mort. Enfin l'espérance invite à ne pas se résigner ni à fuir le présent au cœur duquel Dieu intervient dans l'aujourd'hui du salut. C'est « *pour nous, aujourd'hui* » dit la liturgie. Ces trois dimensions structurent l'espérance pascale sur le modèle de l'anamnèse liturgique. En ce sens l'espérance pascale est profondément théologique. S'il est vrai que le Samedi saint est « *a-liturgique* » au sens technique du terme – sans célébration eucharistique –, il n'est pas vide de toute liturgie mais bien plus il épouse et exprime, de manière tout à fait unique et spécifique, ce qui est le centre de toute action liturgique: le mémorial du Seigneur. Celui-ci n'est pas célébré de manière sacramentelle au sens strict du terme mais de manière non moins réelle cependant, dans la liturgie des heures.

Le Samedi saint: temps privilégié de l'Église pérégrinante

En effet, le temps dans lequel elle vit est certes déjà sauvé par le mystère pascal du Christ dans sa globalité mais

sa marche sur terre se situe entre la Passion et la mort du Christ vécues une fois pour toutes et le plein accomplissement eschatologique de la résurrection générale. La vie de l'Église sur terre et celle de toute l'humanité sont encore marquées par les douleurs de l'enfantement qui dure encore et qui concerne toute la création (cf. Rm 8, 21). L'enseignement conciliaire invite l'Église à prendre le chemin de l'homme, lieu d'une rencontre en vérité de Dieu devenu solidaire de l'homme.

Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur. Leur communauté, en effet, s'édifie avec des hommes, rassemblés dans le Christ, conduits par l'Esprit Saint dans leur marche vers le royaume du Père, et porteurs d'un message de salut qu'il faut proposer à tous. La communauté des chrétiens se reconnaît donc réellement et intimement solidaire du genre humain et de son histoire³³.

Il nous est permis de croire que la liturgie du Samedi saint prend au sérieux « *ces joies et ces espoirs* » littéralement l'espérance, « *ces tristesses et ces angoisses* », les assume dans le mystère de la mort du Christ dans l'espérance assurée du salut déjà offert.

Thérèse PRIOU, *osb*
Abbaye Sainte Marie de Maumont

33. Concile Vatican II, GS 1